

LE FÉMINISME À L'ÉPREUVE D'UNE CATASTROPHE NUCLÉAIRE. MÈRES, NATURE ET CARE DANS LE JAPON D'APRÈS-FUKUSHIMA

Anne Gonon

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2015/2 n° 59 | pages 153 à 171

ISSN 1298-6046

ISBN 9782343078182

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2015-2-page-153.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le féminisme à l'épreuve d'une catastrophe nucléaire. Mères, nature et *care* dans le Japon d'après-Fukushima

Anne Gonon

Résumé

La catastrophe nucléaire de Fukushima a soulevé des questions fondamentales concernant les soins aux êtres humains mais aussi à la terre. Alors que l'examen des pratiques de *care* à l'œuvre actuellement dans la région de Fukushima semble être un outil très performant pour saisir ce qui est en expérimentation dans les liens entre nature et êtres humains, les cadres conceptuels semblent inopérants. Dans le présent article, quelques pistes de ces tentatives conceptuelles sont explorées et font apparaître que ni les courants dominants du féminisme japonais scindés entre maternalisme et anti-maternalisme ni l'écoféminisme qui tente de penser une nature typiquement japonaise n'offrent les outils permettant d'appréhender la réalité des soins dans un environnement irradié. La catastrophe nucléaire a fait surgir une crise des savoirs féministes.

JAPON — FUKUSHIMA — NUCLÉAIRE (CATASTROPHE) — ENVIRONNEMENT —
CARE — ÉCOFÉMINISME

Le 11 mars 2011, une catastrophe environnementale d'une ampleur inimaginable a ravagé la région du Tôhoku : un tremblement de terre de force 8 et un tsunami suivis par l'accident du réacteur n° 1 de la centrale nucléaire de Fukushima, ont bouleversé cette partie nord-est du Japon essentiellement agricole et provoqué la mort de 15 892 personnes. Classée au rang 7 sur

l'échelle de l'Agence internationale de l'énergie atomique (qui en compte sept), la catastrophe nucléaire a eu des conséquences considérables pour l'environnement, en rendant une large zone inhabitable pour des dizaines d'années, mais a aussi transformé les modes de vie des Japonais. Très rapidement, une politique de l'aide a été mise en place pour répondre aux besoins spécifiques des populations touchées, mais les caractéristiques extraordinaires de cette triple catastrophe ont fait surgir des questions que le cadre de gestion habituel ne pouvait traiter. La société civile a été sollicitée et depuis ce mois de mars 2011, la société japonaise en ébullition tente de repenser son modèle social, tout en poursuivant un débat très animé sur l'emploi de l'énergie nucléaire.

Comme toujours lors des catastrophes écologiques, les femmes ont été au premier rang des manifestations de protestation contre les types de choix opérés pour la reconstruction. L'histoire du Japon moderne est marquée par cette association femme et environnement. Le grand tremblement de terre du Kantô, survenu en 1923, fédéra la plupart des organisations de femmes nées en un grand mouvement d'aide à la prise en charge de la population de Tokyo ; les bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki (août 1945) conduisirent à la mobilisation des femmes pour obtenir la reconnaissance des conséquences épidémiologiques qu'avait entraînées l'exposition aux radiations et un suivi médical ; les grands cas de pollution industrielle survenus dans les années 1960, à commencer par l'empoisonnement au mercure de Minamata et l'asthme de Yokkaichi furent dénoncés par des mouvements de mères soucieuses de la santé de leurs enfants ; et enfin la triple catastrophe du Tôhoku, officiellement appelé Grand tremblement du Japon de l'est, où les mères des enfants habitant dans les zones irradiées de Fukushima et des départements limitrophes (principalement Iwate et Miyagi) continuent de réclamer des examens médicaux pour détecter les symptômes de l'exposition à la radioactivité. Les catastrophes environnementales apparaissent comme des moments où les femmes se transforment en 'petites' citoyennes, comme a pu le dire une sociologue, agissant en politique en tant que mères concernées par les questions d'environnement immédiat mais aussi paradoxalement comme des moments de remise en cause du féminisme.

Le présent article veut développer la thèse que la catastrophe nucléaire de Fukushima a soulevé des questions fondamentales concernant les soins aux êtres humains mais aussi à la terre. Alors que l'examen des pratiques de *care* à l'œuvre actuellement dans la région de Fukushima semble être un outil très performant pour saisir ce qui est en expérimentation dans les liens entre nature et êtres humains, les cadres conceptuels semblent inopérants. Pas plus les courants dominants du féminisme japonais scindés entre maternalisme et anti-maternalisme que l'écoféminisme qui tente de penser une nature typiquement japonaise n'offrent les outils permettant d'appréhender la réalité des soins dans un environnement irradié. Quelques pistes de ces tentatives conceptuelles en réponse à la crise des savoirs féministes sont examinées.

Traiter la vulnérabilité totale. De multiples voix féminines

Comme toute catastrophe environnementale, celle de Fukushima imposa d'adopter des mesures de soins aux populations touchées, et la politique de la compassion, pour reprendre l'expression de Didier Fassin, a bien fonctionné (Fassin 2002). Toutefois, l'accident nucléaire a introduit une dimension nouvelle, une vulnérabilité que ce type de politique n'était pas prêt à prendre en considération.

Des êtres humains à la terre

Certes, le Japon est doté d'un cadre efficace de gestion des catastrophes, que ce soit les tremblements de terre, les typhons ou les tsunamis, qui organise une aide évolutive et adaptative aux populations touchées. Alors que dans l'immédiat après-catastrophe, toutes les victimes sont considérées comme vulnérables, au fil du temps et de l'évaluation des dommages, une distinction est opérée qui conduit à ce que seules les personnes réellement vulnérables soient ciblées comme bénéficiaires d'un soutien. Dans le contexte de la catastrophe du Tōhoku, on trouve deux catégories de vulnérabilité : les personnes considérées légalement comme fragiles ou vulnérables (ni le terme japonais ni l'usage ne permettent de faire la distinction) et les réfugiés.

Pour les services sociaux, trois catégories de personnes sont légalement considérées comme vulnérables : les personnes âgées, les personnes handicapées et les enfants (ainsi que les femmes avec jeunes enfants). Effectivement, les chiffres annoncés par le gouvernement prouvent que les principales victimes ont été trouvées dans ces catégories. Parmi un total de 18 777 morts, 10 184 étaient des femmes. Les personnes âgées de 60 ans et plus représentaient environ 60 % des victimes et notamment dans la tranche d'âge de plus de 70 ans. En ce qui concerne les personnes handicapées, il n'existe pas de chiffres globaux, mais une étude d'Osa Yuki évoque une enquête faite dans 33 villages où le taux de mortalité des personnes handicapées était supérieur au taux moyen des villages, soit 2 % contre 0,9 %. Notamment dans la préfecture de Miyagi, ce sont les malentendants qui présentent le taux le plus élevé de mortalité, n'ayant pu entendre les sirènes qui signalaient l'arrivée du tsunami. Outre ces catégories habituelles, les municipalités les plus touchées ont produit deux nouvelles catégories : les étrangers (41 décès) et les personnes sans soutien familial. Considérant que la fragilité provient de facteurs physiques qui freinent l'autonomie, les services sociaux cherchent à réactiver le lien familial ou à pallier son absence pour favoriser la reconstruction des bases de la vie ordinaire entendue comme sécurité.

Plus que dans aucune autre catastrophe récente, la question des personnes déplacées apparaît comme un phénomène d'une ampleur exceptionnelle, difficile à gérer pour les autorités japonaises. Dès le 13 mars, on enregistre des sorties massives des zones irradiées, principalement de celles du département de Fukushima, avec une amorce de retour vers le mois de mai (40 957 personnes au total entre mars et décembre). Les personnes restées dans les zones sinistrées sont contraintes de mener la vie de personnes déplacées comme en cas de catastrophe environnementale, et doivent se loger dans des refuges — lieux publics (écoles ou salle des fêtes), hôtels ou auberges, famille et logements provisoires (préfabriqués, hôpitaux). On comptait pendant la première année qui a suivi la catastrophe, 1 326 refuges dont 794 dans les trois départements touchés qui accueillaient 65 701 personnes, mais dès le mois d'août 2011, bon nombre de centres d'accueil avaient fermé pour retrouver leur fonction initiale de

centres de sport ou d'écoles, provoquant l'invisibilisation du problème. Si la plupart des déplacés ont été relogés dans des logements préfabriqués provisoires, il en reste encore plusieurs milliers à vivre dans la précarité¹.

Tous les documents officiels en témoignent, la vulnérabilité est avant tout considérée dans son caractère matériel et ce sont les aspects logement, revenus qui font l'objet de mesures prioritaires afin que les victimes du désastre retrouvent rapidement leur autonomie par la mise à leur disposition de toutes les informations qui leur permettront de choisir leur nouveau mode de vie. Elles peuvent être de type juridique (mise à disposition d'un avocat), financier sous formes d'aides fournies par l'État ou alors avoir la forme de chiffres tels le suivi de l'évolution du taux de radioactivité dans la zone d'habitation. Le temps est un facteur nouveau dans le traitement de la catastrophe avec son corollaire, l'environnement. Le nucléaire a créé une dimension nouvelle, celle de la perte de la maîtrise de l'avenir et de l'environnement. Les questions que se posent les Japonais déplacés ou réfugiés articulent ces deux éléments : faut-il partir ou rester ? changer de travail ou préserver celui d'avant, ce qui signifie abandonner sa terre si on est agriculteur ? Mais ces choix s'ancrent dans l'environnement et sont liés à la condition de la terre. Or la terre est irradiée, malade (Laugier 2012).

Les pratiques de *care* montrent également que gérer l'accident nucléaire impose de poser la question des soins aux non-humains : les médias ont beaucoup relayé des images d'animaux abandonnés lors de la fuite loin des zones irradiées, mais les nombreux éleveurs de la région se sont préoccupés de l'avenir de leurs bêtes. Au tribunal sur le crime de Fukushima, des fermiers témoignent de la souffrance des animaux, de la disparition de la nature dont l'impact est immense sur la transformation de leur vie². Certes

¹ Le 12 juin 2015, en vue d'accélérer la reconstruction de Fukushima, le gouvernement japonais a pris des mesures d'incitation au retour des réfugié-e-s, contrevenant à la loi relative à l'aide aux victimes de catastrophe, votée en juin 2012.

² Le tribunal populaire pour juger des crimes de Fukushima est une initiative prise par des professeurs d'université et des avocats afin de dénoncer les crimes commis à Fukushima et la responsabilité du gouvernement et de la

pour certains, cette préoccupation est liée à l'inquiétude de leur avenir professionnel mais la question des radiations a réellement soulevé une réflexion sur la vie en zone irradiée. Et la terre, lieu de vie ordinaire, étant contaminée, quelle vie est possible ? Le gouvernement et les collectivités locales se sont lancés dans des travaux de traitement des sols irradiés pour 'assainir' la terre de diverses façons, et rendre les lieux viables. Mais au niveau individuel ou en groupe d'habitant-e-s, le souci de la terre, de l'air, du climat (les pluies faisant retomber les particules radioactives en suspension dans l'air) est devenu central : penser aux radiations, penser à la vie quotidienne sont devenus des activités permanentes. Non seulement les êtres vivants mais aussi la terre sont devenus l'objet des soins. Bon nombre d'agriculteurs et d'agricultrices se lancent dans la culture biologique comme pour apaiser et compenser les violences faites à la terre. Chacun témoigne de la prise de conscience que sa vie est au cœur d'un environnement qui a été mis à mal. Et ce travail, de tous temps attribué aux femmes, a augmenté avec la catastrophe : en plus des soins habituels de maternage et de travail ménager, la présence des radiations impose de s'armer de savoirs et de technologies pour les mesurer, car l'agriculture et la pêche ont été frappées, sans que le gouvernement ne prenne la décision d'interdire la poursuite des activités primaires. Il leur faut également acquérir les connaissances médicales nécessaires au suivi de la santé de la famille, car la catastrophe a révélé les dégâts provoqués par le néolibéralisme économique — la restriction des budgets de santé a réduit les équipements médicaux et le personnel de soins, de manière d'autant plus sensible qu'elle est survenue dans une région déjà touchée par la dégradation économique.

Être l'objet de soins mais aussi prendre soin des autres, de tous les autres — animaux et plantes au quotidien —, voici le destin qu'a imposé l'accident nucléaire : c'est le monde qui est devenu vulnérable, d'une vulnérabilité sans fin annoncée.

société gérante de la centrale nucléaire de Fukushima TEPCO. Il s'est tenu dans plusieurs villes du Japon entre février 2012 et juillet 2013.

Les femmes en action

Dès le 12 mars 2011, l'attention se porte sur les personnes les plus fragilisées que sont les personnes âgées, les enfants, les femmes enceintes réfugié-e-s dans les abris et ce travail de *care* est fait 'naturellement' par des femmes. Confrontées aux besoins spécifiques que la situation fait naître, elles ont tôt fait de s'organiser pour adresser des demandes aux autorités. Ces demandes vont se transformer avec le temps et l'évolution des conditions d'accueil et de relogement, mais ces structures mises en place vont être les principaux lieux où sera pensée la politique de soins aux réfugiés. C'est au nom de la vie ordinaire qu'elles veulent faire entendre leur voix de femmes dont les besoins spécifiques matériels, psychologiques (la notion de vie privée a été largement traitée par les médias) avaient toujours été ignorés lors des catastrophes précédentes.

Rester au plus près des conditions de vie est le mot d'ordre des groupes ad hoc de femmes et c'est à partir du terrain que celles-ci, profondément inquiètes des répercussions sur la santé de leurs enfants, vont se mobiliser sur la question de la radioactivité. Des groupes locaux se forment, organisés en réseau, qui vont tenter de mobiliser des hommes politiques et des parlementaires sur la cause des enfants. Considérés habituellement comme des êtres fragiles, les enfants apparaissent rapidement comme les principales victimes de la catastrophe. Quelle sécurité peut-elle leur être offerte ? Sécurité apparente dans le présent mais c'est leur avenir qui est menacé par les radiations. Le mouvement aboutira à la promulgation d'une loi en juin 2012 qui, sous le nom de Child Victims' Law, va instaurer un cadre légal au suivi de la santé des enfants, et aussi des femmes, des personnes âgées habitant dans le département de Fukushima. La promulgation de la loi sur l'enfant a été saluée comme un premier pas vers leur prise en charge réelle et étalée dans le temps, mais le réseau a insisté pour que de véritables mesures qui iraient au-delà du simple énoncé d'idéaux soient fixées, notamment en demandant que toute la zone où les radiations dépassent 1 mSv (millisievert) par an soit classée comme zone d'aide. Ne pouvant se faire entendre des autorités japonaises qui n'ont jamais appliqué les principes énoncés dans la convention des droits de l'enfant, ratifiée mais non appliquée, des groupes de défense de

l'enfance ont porté plainte devant la Commission des droits humains de l'ONU (Organisation des Nations unies), insistant sur le fait que le gouvernement japonais ne garantissait pas le droit à la vie des enfants. Quatre ans après la catastrophe, les demandes pour des examens de la thyroïde s'amplifient sans que les autorités ne proposent plus qu'un simple examen non accompagné de la prise en charge de soins. Cette peur née de la catastrophe est devenue un puissant moteur de la revendication des mères face à l'oubli et au déni du danger.

Soutien des mouvements féministes

Les structures institutionnelles ont accompagné et soutenu ces mobilisations des femmes de Fukushima. Nombre de chercheuses recentrent leur intérêt vers la situation de ces femmes. Des ONG (organisations non gouvernementales) constituées de spécialistes — chercheuses, enseignantes, juristes —, vont accompagner et soutenir les femmes dans leurs actions en mettant à leur disposition leur savoir et leur savoir-faire, soit des outils d'enquête, des contacts et du personnel nécessaires pour soutenir le retour rapide à la 'vie ordinaire'. Notamment, des scientifiques japonaises qui ont créé le « Réseau des femmes qui enquêtent et aident les victimes de Tchernobyl » mettent à la disposition des victimes le savoir accumulé sur les effets de la radioactivité sur les enfants et leur expérience au service de la lutte contre les silences des autorités.

Dès le 13 mars paraissaient sur le site japonais de Women's Action Network (WAN) des articles faisant un premier point sur la situation à Fukushima. Puis de semaine en semaine, en écho à la transformation de la situation et à la mobilisation des femmes de Fukushima, WAN a servi de plateforme pour récolter des dons mais surtout faire entendre la voix des femmes victimes de la catastrophe. Des actions plus ciblées sont également lancées. Par exemple, un réseau intitulé « Réseau de soutien aux femmes victimes du grand tremblement de terre du Japon de l'est » rassemblant des participations individuelles et collectives est mis en place dès mai 2011 afin de mener des actions et des études pour défendre les droits des femmes. Il s'agit de faire respecter l'esprit du troisième plan sur la promotion de la participation égale des femmes et des hommes, voté à l'automne 2010 mais

dont la mise en œuvre n'a pas encore été faite, faute de temps. En vue d'intégrer plus systématiquement des mesures de genre dans le traitement de la catastrophe puis de la reconstruction, les féministes ont abordé les questions habituelles qu'elles considéraient comme exacerbées par le chaos — violences, y compris les violences sexuelles, soins aux personnes âgées et pauvreté des femmes. Le 25 mars 2011, un manifeste en six points a été soumis aux autorités politiques et administratives demandant de garantir le respect des différences de genre. Ces activités qui relevaient du *care* sans être désignées explicitement comme telles ont été soutenues et largement traitées dans des articles, des films ou des symposiums, mais si l'initiative a été reçue positivement par les députés, seule la période de vie dans les refuges sera réellement organisée en prenant en compte cette différence. Les femmes ne sont pas intégrées dans le processus ultérieur de reconstruction ; les experts appelés à contribuer aux projets de la reconstruction sont des hommes ³.

Les femmes, les féministes et la nature

L'examen des pratiques de *care* révèle les grandes fissures qui traversent le féminisme japonais, le rendant incapable de faire plus que d'accompagner par ses moyens matériels le mouvement des femmes. Aucun outil n'a paru permettre d'articuler une réflexion théorique sur le *care* et les mères avec la nature, faisant dire à la sociologue Ida Kuniko, qu'« *il fallait construire un féminisme pour la génération suivante* » (Kuniko 2011). Ce moment de catastrophe nucléaire a fait resurgir les grandes oppositions qui dessinent le champ du féminisme japonais, notamment entre les partisan-e-s de la théorie contre la prise en compte du terrain, entre les maternalistes et les partisan-e-s de l'autonomie.

L'expérience de la bombe atomique, comme on désigne les bombardements de Hiroshima et de Nagasaki en août 1945, vient immédiatement à l'esprit des gens quand on évoque l'accident nucléaire de Fukushima. Or le lien qui relie les deux événements est plus complexe qu'il en a l'air et c'est dans cette complexité qu'est apparu le fossé entre les femmes japonaises et le

³ Critique formulée par Kaizumi Keiko (2011, p. 82).

féminisme, même si des associations de femmes de Hiroshima sont venues soutenir les femmes de Fukushima dans leur lutte pour obtenir la mise en place d'un système de soins. La plupart des mobilisations de femmes se sont faites sans lien avec les prises de parole féministes. Engagement dans l'action (la pratique) et théorie sont clairement distincts dans le féminisme japonais.

Après Hiroshima, les femmes ayant subi une irradiation se sont lentement organisées pour réclamer des examens de santé, tout en protestant contre l'arme nucléaire. Toutefois, l'émergence d'un discours sur l'usage pacifique du nucléaire au début des années 1950 a conduit ces groupes à revenir sur leur position au nom du confort apporté par l'utilisation d'appareils ménagers électriques, après de nombreuses manipulations, œuvres des autorités locales et de l'industrie nucléaire japonaise et américaine. Il en est resté une mobilisation en faveur du suivi de santé des personnes irradiées dont le combat n'est toujours pas fini. Toutefois, la peur de la discrimination a rendu silencieuses les victimes et les recherches sur les discriminations dont avaient été victimes les habitant-e-s des zones bombardées du fait que les marques visibles d'irradiation sur les corps restent rares⁴. Actuellement, pour les chercheuses et les féministes, Hiroshima et Nagasaki sont devenus des objets d'études sur la violence et l'esclavage sexuels ou la violence d'État, le rôle des femmes dans le maintien de la paix. Le centre de recherches sur les études des femmes de Hiroshima, créé tardivement en 2002, aborde peu la question des corps irradiés et même dans le premier volume publié sous le titre *Hiroshima et l'atome*, est exploré ce que la guerre fait aux femmes, notamment dans leur vie quotidienne. Tout se passe comme si le nucléaire n'était qu'une forme dangereuse mais pas différente d'autres armes de guerre.

Le champ des études féministes qui se forme après-guerre pense l'émancipation des femmes au sein des courants du féminisme libéral et du féminisme radical, nourris par la lecture des féministes américaines. Tout au long des années 1970-80, en accompagnement des transformations sociales, est poursuivie la controverse sur les femmes en termes d'opposition maternité contre droits des femmes, née avant-guerre. Elle est parfois

⁴ Par exemple, Maya Todeschini (2011).

appelée « *controverse sur la femme au foyer* ». La représentante des féministes marxistes qui tiennent un discours anti-maternaliste est Ueno Chizuko. Partant du principe que la femme est un être indépendant, elle s'oppose continuellement à l'idéologie de la bonne mère redevenue à la mode dans les années 1980, en luttant pour que les aspects les plus criants du patriarcat soient effacés de la législation et de la vie sociale. C'est dans ce contexte des années 1980 que l'écoféminisme apparaît comme le développement d'un 'nouveau féminisme' qui met en avant la maternité, en s'appuyant sur les auteures de l'écoféminisme américain ⁵.

La controverse autour de l'écoféminisme

L'écoféminisme est présenté en 1985 par Aoki Yayoi dans une série d'articles intitulés « Débranchons la prise » dans lesquels elle énonce une conception très personnelle du rapport entre féminisme et nature. Aoki Yayoi ne fait pas partie des universitaires ; elle mène une activité de création littéraire et libre de toute attache théorique, propose sa propre compréhension de ce nouveau féminisme écologique. En s'appuyant sur les travaux d'Ivan Illich, elle développe une critique de la société industrielle et de l'économie de marché qui a fait des hommes et des femmes modernes des êtres humains neutres. C'est l'écoféminisme comme possibilité de renouvellement du féminisme qui devra dépasser cette société en redonnant sa place à la nature. Notamment dans le volume 3 intitulé *Le corps de la féminité et l'écologie*, elle étend sa thèse jusqu'au monde des mythes, et explore les oppositions homme/femme, l'origine de la femme, la force primitive. L'environnement n'est plus rattaché à une nature externe qu'il faudrait protéger mais à une nature interne, la nature féminine entendue dans une cosmogonie asiatique, celle où le principe mâle s'oppose au principe femelle. En 1985, Aoki Yayoi ⁶ s'oppose à Ueno Chizuko sur ce

⁵ L'ouvrage de Carolyn Merchant *The Death of Nature: Women, Ecology and the Scientific Revolution* (1980) est traduit en japonais en 1989. La même année, paraît la traduction de l'ouvrage de Leonie Caldecott et Stephanie Leland, *Reclaim the Earth: Women Speak out for the Life on Earth* (1983).

⁶ Aoki Yayoi (1927-2009) était une essayiste s'intéressant particulièrement à la question des femmes. Elle a introduit l'écoféminisme au Japon et sa contro-

qui a été appelé « *le principe féminin* », d'abord dans la revue *Pensée moderne*, puis dans un débat où les deux protagonistes discuteront de l'avenir du féminisme. Il en ressort que l'écoféminisme va être associé au nom d'Ivan Illich, et être compris comme le féminisme du pouvoir féminin associé au maternalisme. La réflexion très abstraite de cette compréhension de l'écoféminisme, où les mythes japonais servent de référence pour appréhender la nature comme un univers sensible, ne permet pas de comprendre en quoi le féminisme peut contribuer à penser les problèmes actuels de l'environnement. En fait, on a « *un féminisme sans écologie* » (Yokoyama 2007, p. 25). L'autorité de Ueno Chizuko renvoie le mouvement écoféministe dans le champ des manifestations sociales, mais ce sont les tenantes de ce courant qui vont prendre la parole lors de l'accident nucléaire de Tchernobyl. Après cet accident, deux groupes de Japonaises engagées dans des mouvements civiques de protestation contre les dégâts environnementaux causés par les grandes industries, se forment autour des thématiques environnementales proposées par l'ONU : Japan Women's Global Environment et Domoto Akiko participent au Global Forum de 1992 organisé sur le thème « Femmes et environnement » (1992), et Higuchi Keiko représentante du Réseau femmes et santé à la Conférence internationale sur la population et le développement (Le Caire 1994). Féminisme et écologie sont réunis.

Nature et féminisme. De nouvelles pistes ?

L'amnésie sur le nucléaire avait touché évidemment les études féministes au même titre que l'ensemble du monde académique, celles-ci ayant chassé la nature de leur cadre conceptuel. Certaines chercheuses avaient marqué une réticence à comprendre le sens de l'engagement des femmes de Tchernobyl autour de la protection des enfants, perçu comme maternaliste. Le même malaise vis-à-vis de cette position a été ressenti lors de l'accident nucléaire de Fukushima — peut-on soutenir sans critique des femmes qui réclament une aide gouvernementale à partir de leur statut de mère ? Les débats acharnés entre les

verse avec Ueno Chizuko est restée célèbre comme un moment du féminisme. En 1986, elle présente en japonais l'écoféminisme dans son *Féminisme et écologie* (en japonais, non traduit).

mères de Fukushima venues plaider leur cause lors des manifestations antinucléaires et des participantes féministes telles Ida Kumiko ou Furukubo Sakura ont provoqué une remise en cause de la position de ces dernières, leur faisant comprendre que l'attention portée à son enfant peut paraître égoïste mais quand il s'agit d'irradiations, elle touche au maintien de la vie même, de l'avenir pour la jeune génération. Ce choc moral a conduit à reconsidérer l'état de mère, appréhendé non plus seulement comme celui de victimes égoïstes d'un système patriarcal mais comme femmes détentrices d'une expérience qui leur permet d'assumer un rôle central dans la construction de la génération suivante, mais qu'un certain type de politique a rendue inutile. Le questionnement de la position de mère et des activités d'élevage, de santé, de reproduction a été relancé à nouveaux frais et notamment le rapport à l'eugénisme devenu crucial pour les femmes et les jeunes filles vivant à Fukushima au moment de l'accident nucléaire. C'est donc un chantier dans lequel plusieurs tendances émergent, parmi lesquelles la référence à l'écoféminisme japonais occupe une place importante.

L'actualité de l'accident nucléaire de Fukushima remet donc au premier plan le courant écoféministe que la controverse Aoki-Ueno avait délégitimé. À la fin des années 1980, il avait subsisté à la périphérie du monde universitaire, comme point d'ancrage des recherches de journalistes scientifiques telles Watanuki Reiko qui vont se mobiliser et soutenir le mouvement des mères de Tchernobyl en créant le réseau déjà cité des femmes qui va enquêter (sur) et aider les victimes de Tchernobyl. Tout au long de cette vingtaine d'années, l'équipe ne cesse de dénoncer les mensonges officiels sur les retombées des accidents nucléaires sur la santé. Tout en menant les enquêtes épidémiologiques sur le terrain faites en relation avec un centre intitulé « Salle de documentation sur la puissance atomique », ces journalistes et auteures littéraires développent une réflexion sur la nature⁷, proposant un projet plus articulé que celui de Aoki Yayoi sur les relations entre féminisme, environnement et nature.

⁷ Cette salle de documentation, créée en 1975 par le physicien Takagi Jisaburō pour s'opposer au discours émanant du « village nucléaire » en fournissant documentations et enquêtes, est devenue une NPO (Non Profit Organisation) en 1994.

Watanuki Reiko et l'éthique écologique

Dans son dernier ouvrage, Watanuki Reiko (2012) expose son écoféminisme en tant que philosophie féministe de la science qui devrait permettre de construire une véritable symbiose entre générations grâce à une éthique écologique. Si elle considère que l'écologie est la conception de l'univers total vu comme une structure organique, elle reprend à son compte également la définition de Tsurumi Kazuko pour qui « *l'écologie n'est pas une science neutre en valeur. C'est une science qui recherche comme valeur ce qui maintient la vie des espèces vivantes y compris celle des êtres humains* » (Tsurumi 1998). Pour Watanuki, c'est l'accident de Fukushima qui doit constituer le grand changement dans l'histoire de la civilisation humaine sur la base de cette philosophie scientifique, mais la connaissance des effets de Tchernobyl doit servir à élaborer des hypothèses sur la vie future. Ce savoir scientifique acquis par la catastrophe de Tchernobyl est faible et demande d'être complété par d'autres approches — l'éthique écologique et l'imagination morale.

À la différence de l'éthique ordinaire qui requiert la simultanéité, l'éthique écologique est diachronique en ce qu'elle prend en considération la coexistence entre les êtres humains et tous les autres êtres vivants, entre les individu-e-s de cultures différentes, entre les sexes et entre les générations — morts, vivants et à venir (Watanuki 2012). Toutefois, dans une société qui autorise le développement infini des technologies scientifiques, il n'existe pas de normes éthiques qui protègent la vie des générations futures. La survenue de l'accident de Tchernobyl nous impose simplement de comprendre que nous n'avons pas le droit moral d'attenter à la vie des générations futures (Hans 1990 [1979]). Dans le cas de l'éthique liée au nucléaire, ce sont les questions de reproduction et de santé qui sont posées et demandent donc de considérer l'environnement interne — le corps et plus interne encore l'utérus. Elle n'insiste pas sur la dimension genrée du corps et considère l'utérus uniquement comme le lieu d'une vie future. Elle veut tenter de répondre à la question : quelle vie les enfants nés après l'accident ont-ils vécue dans l'utérus ? C'est donc une philosophie qui vient de l'avenir pour laquelle il faut des normes. L'objectif est de construire une société dont la plus grande valeur serait de ne pas blesser la santé et la vie future

même au niveau de l'ADN des enfants. Seule la sortie de la civilisation dont Watanuki énonce les trois conditions (rôle de la science, du gouvernement et du point de vue des femmes) le permettrait.

En référence à l'écrivain japonais Oe Kenzaburô mais aussi à Susan Sontag, Watanuki Reiko pense qu'il faut recourir à l'imagination morale. Se mettre à la place d'autrui et imaginer l'avenir permet de faire la place à la narrativité quand la situation de l'avenir dans une société nucléarisée est insoutenable. « *La notion d'imagination a pour intérêt de ressaisir la dimension créative de la pensée morale* » (Chavel 2011). Elle permet aussi de prendre en compte l'empathie qui a été un moteur puissant de la mobilisation des personnes les plus éloignées du lieu de l'accident nucléaire, de nous orienter vers de nouvelles solutions.

Nature interne et féminisme

Les courants plus traditionnels du féminisme, confrontés au surgissement de la nature dans leur univers de pensée, semblent rejoindre la critique de la modernité développée dans les années 1980-90 par l'écoféminisme japonais. Sans en adopter le terme, certaines féministes en ont repris à leur compte les idées en les posant dans le cadre sociologique des rapports de domination — domination des femmes au nom de leur nature, mais aussi au nom d'idées étrangères. L'idée chez certaines d'une domination intellectuelle des théories occidentales les amène à se placer dans le même camp que les féminismes tiers-mondistes et à rechercher les particularismes d'un féminisme japonais. Avec l'apparition du thème de l'environnement dans leur questionnement, la réflexion peut s'orienter plus facilement vers une spécificité japonaise de la nature. Selon elles, certes les mouvements de lutte contre les pollutions industrielles ont été menés par des mères voulant protéger l'environnement dans lequel grandissaient leurs enfants, mais cet environnement extérieur traduisait l'aliénation des Japonais et Japonaises à une modernité occidentale qui leur avait été imposée, allant à l'encontre de leur conception de la nature. C'est cette conception à laquelle il faut revenir, tel est le message envoyé par la catastrophe nucléaire. À la différence d'une nature extérieure à l'homme telle que l'a construite la pensée occidentale, la nature dite japonaise est

« une nature dont nous faisons partie, avec laquelle nous avons des relations d'interdépendance ».

Dans un article de 2012, une spécialiste de littérature, Hasegawa Kei, tente de formuler les grandes lignes d'une refonte du féminisme japonais qui pourrait jouer un rôle dans la compréhension de ce monde nucléaire qui a surgi le 11 mars 2011 (Hasegawa 2008). Reprenant la critique de la modernité industrielle et de la modernité scientifique, elle affirme comme tous les autres penseurs que la prétention scientifique est à l'origine de toutes les destructions environnementales et qu'il est désormais temps de repenser non seulement le rapport que la société japonaise noue avec la nature mais aussi le rôle des savoirs et notamment de la critique féministe. En s'appuyant sur les œuvres littéraires de plusieurs auteures japonaises qui avaient participé à la vague de l'écoféminisme des années 1980, Hasegawa Kei veut lier la mère et la nature biologique pour poser les prémisses d'un nouveau féminisme. La catastrophe doit permettre de recentrer le Japon au cœur de la culture asiatique qui a une conception de la nature entendue comme « milieu » (Berque 1986)⁸. Cette conception se fonde sur la notion du « je » qui n'est pas un sujet isolé des autres mais un sujet qui existe en relation avec tous les êtres animés, dans des relations d'interdépendance au sein de la grande unité cosmique. S'intéressant à la nature dans sa dimension interne, cette conception voit la mère comme un être pouvant donner naissance à un enfant, c'est-à-dire qui porte en elle l'autre ; il y a donc dans le « je » la dimension de la communauté. La corporalité de la femme est ouverture au monde et possibilité de repenser les relations entre je et les autres êtres vivants, et la nature biologique de tout être. Hasegawa Kei appelle à une déconstruction du mythe de la mère telle que, selon elle, la pensée occidentale l'entend, à savoir une relation mère/enfant construite par les demandes socio-économiques et politiques de la société qui produisent l'idéologie de maternité. Elle rejette l'approche anthropologique de la reproduction, de la frontière entre nature et culture.

⁸ Nous empruntons ce terme de « milieu » à l'œuvre d'Augustin Berque qui est consacrée à la nature japonaise. Il faut notamment lire sa traduction du premier chapitre de l'ouvrage *Milieu (Fûdo)* en relation avec le livre *Éthique* du philosophe Watsuji Tetsurô (1996 [1951]).

* *
*

L'examen des premiers travaux des féministes qui ont tenté de reformuler leur cadre de réflexion en se confrontant aux enjeux de la catastrophe nucléaire soulève plusieurs remarques.

Il est certain, ainsi que le montre l'œuvre d'Augustin Berque, que la pensée japonaise a toujours été traversée par une interrogation sur la nature et plusieurs philosophes, à commencer par Nishida Kitarô ou Watsuji Testurô, ont cherché à intégrer une conception japonaise de la nature dans les cadres conceptuels occidentaux⁹. À la différence de la nature occidentale qui s'oppose à la culture, la nature dite ' japonaise ' est pensée dans une opposition entre la nature et l'artifice. La nature est entendue comme la génération spontanée, ce qui naît de soi-même.

Cela soulève deux problèmes :

– l'un concerne l'impossibilité de présenter cette conception de la nature comme un universalisme. Celle-ci se représente uniquement par la médiation des différences naturelles, de la diversité, du processus de travail et des modes de travail, et si l'on veut l'universaliser par rapport à l'Occident, cela ne peut se faire que par son idéologisation dans le cadre du pays qu'est le Japon. Il ne suffit donc pas d'opposer la nature occidentale qui aurait perverti la nature japonaise à une nature japonaise qu'on pourrait retrouver. Il faut reconsidérer dans une critique radicale cette tentative d'universaliser une nature dite japonaise et c'est à cette tâche que les féministes doivent s'atteler sous peine de tomber dans une dimension normative, avec tous les risques de glissement idéologique qu'on rencontre toujours quand il est question de la nature japonaise¹⁰.

⁹ Pour la présentation des œuvres de philosophes japonais, voir Michel Dalissier, Nagai Shin et Sugimura Yasuhiko (2013).

¹⁰ L'un des rapports des Japonais à la nature s'exprime dans la religion Shintô ou voie des Kami, les Kami étant les divinités qui se manifestent dans les plantes, les animaux, voire les êtres humains. De 1868 à 1945, le Shintô, devenu religion d'État, a été utilisé pour mobiliser la loyauté de la population dans le processus de modernisation du Japon, y compris dans sa politique coloniale, au nom de l'empereur considéré comme descendant de la déesse Amaterasu, fondatrice du Japon.

– l'autre est cette notion de la nature interne, reprise dans les développements des féministes. La nature est appréhendée comme un corps, représentation miniaturisée de la nature cosmique, et au nom de la nature vue comme un système, la maternité japonaise est glorifiée. On se trouve donc face à deux cadres, l'un est l'opposition entre nature et culture et l'autre l'idéologie de la nature comme nature spontanée, c'est-à-dire le maternalisme de type japonais. Tout semble se passer comme si dans l'articulation entre nature et culture, où se forme et se reproduit l'ordre symbolique de la société, fonctionnait une logique d'expulsion, une expulsion du corps en tant que nature interne. Aussi faudrait-il penser l'articulation entre nature interne et nature externe, objective et peut-être même faire la critique de la domination de cette nature.

Comme conséquence de cette conception de la nature, la dimension de *care* qui semblait au fondement de l'écoféminisme a disparu. La réflexion sur la nature des soins, la dimension politique du *care* est absente. C'est là qu'on retrouve la caractéristique du féminisme japonais, à savoir la scission entre l'approche théorique et l'étude des pratiques. Or ainsi qu'on l'a vu, ces pratiques ont considérablement fait bouger la société japonaise après Fukushima. Comment en rendre compte et comprendre ce qui émerge comme rapport à l'environnement ? Cette piste reste encore à explorer.

Références

- Berque Augustin (1986). *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard.
- Caldecott Leonie, Leland Stephanie (eds) (1983). *Reclaim the Earth: Women Speak out for the Life on Earth*. London, Women's Press.
- Chavel Solange (2011). « L'imagination en morale dans la philosophie contemporaine en langue anglaise ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 4, tome 136.
- Dalissier Michel, Shin Nagai, Yasuhiko Sugimura (2013). *Philosophie japonaise. Le néant, le monde et le corps*. Paris, Vrin.
- Fassin Didier (2002). « La souffrance du monde. Considérations anthropologiques sur les politiques contemporaines de la compassion ». *L'évolution psychiatrique*, vol. 67, n° 4.

- Hans Jonas (1990 [1979]). *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Paris, Cerf [éd. originale. *Das Prinzip Verantwortung*. Berlin, Suhrkamp Verlag].
- Hasegawa Kei (2012). « Vers un féminisme post mars 2011 ». In Shin feminizumu Hihiyô no kai (ed). *Féminisme après Fukushima mars 2011. Vers la sortie du nucléaire et un nouveau monde*. Ochanomizu Shobo Publisher (en japonais, non traduit).
- Kaizumi Keiko (2011). « Ainsi les femmes ont été exclues ». *Inpakushon*, n° 180, juin.
- Kuniko Ida (2011). « Féminisme pour la génération suivante ». Women's Action Network.
- Laugier Sandra (ed) (2012). *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement*. Paris, Payot « Petite bibliothèque Payot ».
- Merchant Carolyn (1980). *The Death of Nature: Women, Ecology and the Scientific Revolution*. San Francisco, Harper & Row.
- Todeschini Maya (2001) "The Bomb's Womb? Women and the Atom Bomb". In Das Veena, Kleinman Arthur, Lock Margaret *et al.* (eds). *Remaking a World. Violence, Social Suffering, and Recovery*. Berkeley, University of California Press.
- Tsurumi Kazuko (1999). *Mandara 9 de Tsurumi Kazuko – Une théorie du développement endogène – Vers un changement de paradigme pour le futur [Tsurumi Kazuko Mandara 9 – kan no maki – naihatsuteki hattenron niyoru paradaimu tenkan*. Fujiwara shoten ; en japonais, non traduit].
- Watanuki Reiko (ed) (2012). *Les effets de la pollution radioactive sur les générations futures. Questionnement de la « science » et pensée de la sortie du nucléaire*. Shinhyôron Publisher (en japonais, non traduit).
- Watsuji Tetsurô (1996 [1951]). *Watsuji Tetsurô's Rinrigaku, Ethics in Japan*. Albany, SUNY Press [éd. originale. *Ningen no gaku toshite no rinrigaku*, Iwanami shoten].
- Yokoyama Michifumi (2007). « Rencontre manquée entre le féminisme et l'écologie au Japon. Considérations sur la jonction entre féminisme et écologie ». *Revue de Graduate School of Environment and Information Sciences*, Yokohama National University.